

CARMEN MOLA

La Bestia

roman traduit de l'espagnol par Anne Proenza



actes noirs

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA FIANCÉE GITANE, Actes Sud 2019, Babel noir n° 251.

LE RÉSEAU POURPRE, Actes Sud, 2021.

Titre original :

La Bestia

Éditeur original :

Editorial Planeta S.A., Barcelone, 2021

© Carmen Mola, 2021

Publié avec l'accord de Hanska Literary & Film Agency, Barcelone

Illustration de couverture : © LookatCia

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-17216-9

CARMEN MOLA

La Bestia

roman traduit de l'espagnol
par Anne Proenza

ACTES SUD

À ma mère.

PREMIÈRE PARTIE

Madrid, 23 juin 1834

Sous la pluie battante qui a converti le sol argileux en bournier, un chien famélique joue avec la tête d'une petite fille. L'orage tombe sans pitié sur les bicoques, les cahutes et les toits misérables qui semblent sur le point de s'effondrer à chaque rafale de vent. Le Cerrillo del Rastro, proche des abattoirs de Madrid, s'inonde dès qu'il pleut.

Pour accéder à ce quartier pauvre et oublié, il faut descendre par une pente abrupte et traverser plusieurs ravines qui se sont formées ici et là. L'eau frappe durement les toits de tôle, de chaume ou de branches, s'immisce dans les maisons, crée des flaques d'eau dans le sable et des cascades sur les talus. Pas étonnant que personne ne prête attention au chien, ni à ses grognements ludiques lorsqu'il secoue la tête de la fillette en enfonçant ses crocs dans une des joues.

Le cri hystérique d'une vieille femme agenouillée près d'un cadavre couvert de boue au fond d'un petit ravin accompagne le vacarme de la pluie.

— La Bête... elle nous prendra tous. C'est la Bête, elle nous tuera...

Donoso ne parvient pas à la faire taire : "La Bête est ici", ressasse la vieille. Il a lentement glissé jusqu'au fond du fossé où gisent maintenant, à ses pieds, les restes d'un corps qui évoquent les abats d'un boucher : un torse pourvu d'un bras désarticulé qui pend par un fil de muscle et de chair déchirée. La jambe droite ne semble pas abîmée. Mais là où devrait

se trouver l'autre, à gauche, il n'y a qu'un moignon, un trou qui laisse voir la blancheur des os du pelvis. Les parties qui manquent ont été arrachées de manière violente, aucune plaie ne semble nette. Pas même sur le cou, où on devine les cervicales brisées au milieu d'un amas de chair. Seule la poitrine naissante permet d'imaginer qu'il s'agit d'une fillette âgée de douze ou treize ans, au maximum. La pluie a lavé ses restes et il y a peu de sang ; on pourrait croire qu'il s'agit d'une poupée cassée, abandonnée, maquillée par la boue.

— La Bête est ici.

La vieille femme se répète comme une girouette qui tourne sans cesse. Donoso l'écarte du cadavre en la poussant.

— Retourne dans ton taudis et cesse de faire peur aux gens.

Il a mal à la tête ; l'orage continue de faire claquer les tuiles et il sent l'humidité s'infiltrer jusque dans son cerveau. Il voudrait être loin. Personne ne souhaite rester au Cerrillo del Rastro plus de temps qu'il ne faut, excepté les plus misérables et les plus indigents, ceux qui n'ont d'autre endroit où aller et qui, sans toit sur leurs têtes, y ont construit une cabane avec pour seuls outils leurs mains, leur orgueil et leur désespoir.

Ce soir, c'est la nuit de la Saint-Jean. Les années précédentes, les habitants, originaires de tout le pays et fidèles aux traditions de chacun de leurs villages, auraient allumé des feux de joie et sauté et dansé autour des flammes. Ce n'est pas l'usage à Madrid, où on célèbre, à la place et quelques jours plus tôt, saint Antoine de Padoue, avec des bals et le rite des épingles des petites couturières*. De toute façon ce soir, la pluie empêche toute célébration. Et pas seulement la pluie : les mesures sanitaires aussi qui interdisent les rassemblements. En cette maudite année 1834, tout semble aller mal : le choléra, la guerre des carlistes, la nuit de la Saint-Jean, et la Bête, oui, la Bête.

Donoso Gual a été garde royal, mais il a perdu un œil lors d'un duel amoureux et il a été remercié. Il vient d'être recruté comme renfort policier pendant la durée du choléra pour

* Rite qui consiste à plonger la main dans un bénitier rempli d'eau bénite et de treize épingles pour savoir si on va se fiancer dans l'année. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

surveiller les portes de la ville et aider où il peut. Il a retrouvé l'uniforme : casaque rouge courte avec col, pantalon bleu aux rayures latérales, épaulettes en coton blanc, qui, avec la pluie, se sont transformées en deux sortes de mouffettes trempées et dégoulinantes. Il devrait porter une carabine, deux pistolets d'arçon et un sabre courbé, mais il a dû rendre ses armes lorsqu'il a été congédié et on ne les lui a pas remplacées en le recrutant comme renfort. S'il se faisait attaquer par des villageois, il ne saurait comment se défendre. Le mieux est donc de les maintenir à distance en leur faisant croire qu'il est plus le fort, le plus puissant et le plus déterminé.

— Ce n'est qu'une petite fille ! Agissez ! C'est à vous de chasser la Bête, de l'attraper avant qu'elle ne nous prenne tous !

La vieille n'arrête pas de crier sous l'orage et d'autres personnes finissent par se joindre à ses imprécations ; les gens sont boueux, crasseux, on dirait des corbeaux hystériques en cet après-midi que la tempête a transformé en nuit.

Donoso se demande dans combien de temps ils viendront chercher le corps. Vu ce qu'il tombe, il doute qu'une voiture puisse se risquer jusque-là. Le seul à arriver, c'est Diego Ruiz. Son journal le paye à l'article publié et il ne va pas rater une nouvelle si alléchante. Il s'est mis en route à l'instant même où lui est parvenu le message de son ami Donoso, son compagnon de virées nocturnes. Diego traverse le bourbier où se mélangent des flaques de boue et des ruisseaux d'eaux fécales provenant d'un groupe de cabanes toutes proches. Ce n'est pas la première fois qu'il visite le coin : il a écrit un article sur le Cerrillo del Rastro il y a quelques mois pour dénoncer le manque d'attention des autorités à l'égard des nécessiteux. C'est une des rares fois où le directeur du journal lui a permis d'évoquer un thème social. Ce quartier miséreux pourrait ne pas durer longtemps : les autorités ont décidé de le démolir et d'envoyer ses habitants au-delà de la Cerca de Philippe IV, la muraille qui entoure Madrid. Les pauvres sont accusés d'être les responsables de l'épidémie de choléra qui est arrivée jusqu'ici après avoir dévasté d'autres régions d'Espagne et d'Europe. Leur manque d'hygiène tue la ville, murmure-t-on dans les salons madrilènes.

Diego aperçoit déjà Donoso à une vingtaine de mètres, derrière le rideau de pluie. Il tente d'accélérer le pas, mais ce n'est pas un quartier pour les pressés : il glisse dans la boue et s'écrase sur le sol. Deux enfants de sept et huit ans rient, découvrant leurs bouches édentées. Peu de gens par ici réussissent à conserver toutes leurs dents.

— Il est tombé sur le cul, sur le cul ! se moque l'un des enfants.

— Reculez !

Donoso éloigne les enfants avec de grands gestes de la main pendant que Diego secoue en vain son pantalon, son gilet et ses basques. Les taches ne disparaîtront pas si facilement.

— Encore un nouveau cadavre ? demande-t-il.

— Avec celui-ci, ça fait quatre, ou du moins c'est ce qu'on dit.

Diego n'a pas vu les précédents, enterrés sans qu'aucun journaliste ne soit présent. Cependant il a déjà écrit dans le journal à propos de cette Bête qui réduit ses victimes en pièces. Le premier article a été bien accueilli et, en chemin pour le Cerrillo, il songeait que ce serait de nouveau l'occasion de briller dans le milieu journalistique ; il suffirait d'obtenir un récit de première main sur les horreurs commises par la Bête. Mais, alors que ce corps démembré et barbouillé de boue gît maintenant sous ses yeux, il se rend compte qu'il ne trouvera jamais les mots pour décrire cette scène terrifiante. Son talent n'est pas assez grand.

— Par ici ! Venez !

Une jeune fille crie désespérément depuis un terre-plein.

— C'est la tête ! Le chien va la bouffer !

Diego part en courant. Le chien famélique tient dans ses pattes la tête de l'enfant, trempée et dégoulinante comme un épouvantail. Le clébard, mort de faim, a déchiqueté un morceau de chair d'une des joues. Un des mômes jette une pierre à l'animal et l'atteint sur le flanc. Le chien laisse échapper un gémissement de douleur et s'enfuit sous le déluge de pierres que les enfants continuent de lancer.

— C'est Berta, la fille de Genaro.

Un vieux à la silhouette desséchée vient de révéler son nom : Berta. Diego sent son cœur se serrer en regardant ce visage

aux paupières ouvertes, gisant sur la terre, marqué par la morsure du chien sur la joue et dont la chevelure noire et bouclée s'étale dans la boue. L'image de ces Vierges d'église au regard extasié et perdu dans le ciel lui traverse l'esprit un instant.

Mais ici, le ciel noir ne cesse de vomir de l'eau. Est-il possible d'imaginer la souffrance de Berta ? Les habitants s'engagent dans une conversation embrouillée qui brosse, par touches, un portrait de la fillette : elle avait douze ans, elle est arrivée il y a trois ou quatre mois pour vivre dans ces baraques avec son père Genaro. Cela fait un mois qu'elle a disparu. Mais sa chair est intacte. Si elle était morte depuis plus d'un jour, les animaux l'auraient dévorée comme le chien, ils en auraient fait un festin. On n'aurait retrouvé que des os.

— C'est la Bête, c'est la Bête qui l'a attrapée.

Les lamentations des habitants reprennent. Diego ne veut pas croire à l'histoire de la Bête, un nom qui a généré des galimatias de descriptions provenant de supposés témoins. Certains ont évoqué un ours, d'autres un lézard à la taille inimaginable, d'autres encore pensent qu'il s'agit d'une espèce de sanglier. Mais quelle sorte d'animal tue juste pour le plaisir ? D'après ce qu'il sait, toutes les victimes de la Bête ont été violemment démembrées, mais aucune ne semble avoir servi à nourrir cette espèce d'animal chimérique qui rôde dans les banlieues de Madrid. La peur est bien la seule sensation concrète et persistante que déclenche ce mot, la Bête, attisée par les descriptions démentielles qui l'accompagnent.

Un autre voisin crie : il a trouvé la jambe qui manquait. Du corps ils sont parvenus à la tête et de la tête à la jambe... Un bras va sans doute apparaître ailleurs. Les deux enfants édentés courent d'un coin à un autre pour chercher, comme s'il s'agissait d'un jeu.

Les roues d'une charrette tirée par une mule sont bloquées par la boue et le conducteur hurle à Donoso de transporter le corps jusqu'à lui. Il ne peut s'approcher plus. Les lamentations de trois pleureuses qui se sont donné rendez-vous près des bicoques résonnent. Une mère tente de faire rentrer les enfants pour qu'ils aillent dormir, mais l'attrait de voir un cadavre démembré l'emporte sur toutes les punitions et les

enfants refusent d'obéir. La chasse au trésor se poursuit : où se trouve le bras qui manque ? Le premier qui le découvrira aura le droit de gifler ses camarades.

Diego voit et écoute tout, avec l'impression de se trouver dans un cauchemar absurde : les prémonitions sinistres des vieilles et le manque d'empathie des enfants ; l'indifférence de certains hommes qui rôdent près du corps sans le regarder, occupés à leurs corvées. Mais dans le fond, se conduit-il mieux que les autres ? En marchant vers le Cerrillo, il ne pensait qu'au prix qu'il pourrait tirer de l'information. Il avait même déjà imaginé un titre, en première page de *L'Écho du commerce* : "La Bête a recommencé à tuer", et savait que tout le monde à Madrid chercherait à savoir qui est Le Chat Irrévérencieux, pseudonyme qu'il utilise pour signer ses articles. Ne se conduit-il pas lui aussi comme un chien affamé qui se nourrit de la mort ?

La pluie cesse tout à coup, comme pour indiquer que le temps du drame est passé. Le ciel qui se dégage permet de voir la scène dans toute son horreur : les morceaux du corps de la petite fille sont éparpillés dans la boue.

Donoso porte le torse de Berta et, aidé par le conducteur, le laisse choir dans la charrette.

Lucía n'a jamais croisé autant de curés, de bonnes sœurs et de prêtres que sur l'avenue San Jerónimo. De la Puerta del Sol au paseo de Recoletos, s'alignent le monastère de la Victoria, l'église du Buen Suceso, le couvent des Monjas de Pinto, l'ermitage des Italiens et le couvent del Espíritu Santo. Les rares immeubles résidentiels qui parsèment l'avenue appartiennent presque tous aussi à l'Église et sont habités pour la plupart par des religieux. Le luxe de ces temples ne cache pas la saleté de la ville : le système d'égout est déficient et les cours d'eau qui se forment sur le sol charrient les ordures jetées partout par les résidents. L'orage d'été a enfermé tous les habitants chez eux et le spectacle du traditionnel va-et-vient des soutanes a cessé un moment.

La jeune fille s'est abritée de la pluie sous l'auvent d'un magasin de vins en bouteilles. Le filet d'eau, qui tombe d'en haut, forme une sorte de grande queue de cheval et Lucía imagine qu'elle est cachée dans une grotte protégée par le rideau d'une cascade cristalline. N'est-ce pas un refuge parfait pour une fille de quatorze ans qui n'a peur de rien et qui vit en harmonie avec la nature ? Elle essore sa chevelure rousse comme si elle sortait du bain et une flaque se forme à ses pieds. Un enfant affamé pourrait surgir à n'importe quel moment et la prier d'aller soigner ses parents malades du choléra. Elle connaît tous les remèdes, toutes les potions magiques qu'on fabrique avec la sève des arbres de la forêt et le venin des araignées.

Lucía se perd dans ses rêves comme dans un labyrinthe, mais la réalité finit toujours par détruire le décor qu'elle a imaginé ;

dans ce cas précis, c'est le regard lubrique du propriétaire du magasin de vin qui la fixe intensément. Elle sent ce regard lourd lui caresser les seins, détailler ses formes... Sa silhouette enfantine soulignée par sa robe de toile collante et trempée par la pluie représente une tentation pour le vigneron. Mais Lucía ne va pas se cacher. Elle rend son regard au commerçant, le fixe d'un air méprisant. Ses yeux noirs encadrés par les boucles rouges de sa chevelure de feu semblent le défier : "Ose. Viens me chercher." Ses déambulations à travers la ville lui ont enseigné qu'il ne faut jamais montrer sa peur. Les Madrilènes savent la détecter et se lancent alors comme des hyènes sur leur proie.

Le vendeur de vin baisse le regard le premier et elle pousse un soupir, soulagée : cacher sa panique est devenu un don. À l'intérieur, Lucía meurt de peur, conformément à l'enfant qu'elle est ; à cause de ce que pourrait lui faire cet homme, et parce qu'il aurait pu la chasser de cet endroit, ce qu'elle ne souhaite pas. Elle ne s'est pas abritée par hasard sous l'auvent du magasin de vin. De là, elle a une vue privilégiée sur le premier étage de l'immeuble d'en face. La fenêtre du balcon est restée ouverte pendant tout l'orage, laissant l'eau pénétrer à l'intérieur. Un détail qui aurait pu passer inaperçu pour d'autres. Pas pour Lucía.

Il y a une semaine environ, elle a croisé dans la rue l'homme qui vit à cet étage, un vieux ayant sans doute dépassé largement la cinquantaine. Elle a remarqué sa démarche titubante et son teint légèrement bleu. Ses manières généreuses, charitables avec les pauvres lui ont fait comprendre que c'était un religieux habillé en civil. Un de ceux, nombreux, qui vivent avenue San Jerónimo. Il était accompagné d'un jeune homme qui n'avait pas vraiment meilleure allure, mais sur lequel il s'appuyait pour marcher : les os de son visage durcissaient ses traits au point de le faire ressembler à un cadavre ambulante. Elle avait suivi les deux hommes jusqu'à la maison qu'elle surveille aujourd'hui, convaincue qu'ils étaient tous deux malades du choléra. La fenêtre du balcon restée grande ouverte malgré l'orage lui révèle encore autre chose : derrière les rideaux mouillés et sales, secoués par le vent, leurs corps gisent sans

doute sans vie. Et à l'intérieur, l'attendent des objets de valeur qui ne serviront désormais ni au prêtre, ni à son compagnon. Les curés vivent dans l'opulence et maintenant qu'ils sont morts, personne n'a autant besoin qu'elle de ces richesses : elle pourra les vendre et acheter de la nourriture et des médicaments pour sa mère : Cándida est aussi tombée dans les filets du choléra et se consume devant Clara, sa petite sœur impuissante, incapable de comprendre à onze ans que sa mère est en train de disparaître comme le soleil quand il se couche, et qu'on ne peut rien faire pour la retenir un peu plus.

Elle voit passer la voiture des pompes funèbres, une caisse sur quatre roues, tirée par deux chevaux et conduite par un homme en uniforme. Quelqu'un d'important est sans doute mort, pense Lucía, sinon, on le transporterait en brancard. On ne sonne plus les cloches pour les morts parce que selon le gouvernement le glas rend les gens tristes. Le silence est désormais la règle, les cloches ne signalent plus chaque nouvelle victime. L'épidémie, qui dévaste la ville depuis un mois, a déjà fait trop de morts. La première mesure consistait à confiner les gens sains, puis ils ont décidé d'enfermer les malades.

Lucía traverse la rue en courant dès qu'elle voit la porte de l'immeuble s'ouvrir et profite de ce qu'une vieille femme sort pour entrer. En montant au premier étage, elle sent son cœur battre si vite qu'elle craint que le monde entier ne sorte sur le palier pour voir ce qu'il se passe. Mais personne ne vient. La porte n'est pas un problème, elle l'ouvre en quelques secondes avec de fines pinces de métal : aux Peñuelas, le quartier où elle a grandi, les enfants jouaient à qui ouvrirait le plus vite des serrures oxydées, un jeu qui va sans doute lui remplir l'estomac aujourd'hui.

Mais quelle déception en entrant : l'appartement est si modeste ! L'immeuble a beau être luxueux de l'extérieur, elle n'y trouvera pas ce qu'elle attendait. Il y a une multitude de livres posés un peu partout. Un récipient en verre qui contient de petites plantes vertes est rangé sur une console. Elle reste immobile un instant, attentive aux bruits, avant de se risquer au-delà du vestibule, même s'il semble qu'il n'y ait vraiment personne. La pluie a mouillé le sol de la pièce principale, mais

elle ne va pas fermer la fenêtre du balcon, elle ne veut pas prendre le risque qu'on la voie, et elle bouge en prenant soin de ne pas être aperçue depuis la rue. Elle doit faire vite, la porte de Toledo ferme à huit heures, et elle doit la franchir pour rentrer chez elle.

Lucía ramasse le peu d'objets de valeur : un candélabre, des couverts qui sont peut-être en argent, quelques pièces de monnaie, fourrant le tout dans un sac de toile qu'elle a trouvé dans la cuisine. Une odeur acide et insistante l'emporte sur celle de l'humidité laissée par l'orage. C'est l'odeur de la mort qu'elle vient de remarquer.

Elle ouvre la porte de la première chambre et distingue une bosse sur le lit. C'est le cadavre du jeune homme, habillé et rigide entre les draps. On dit que les cadavres sont contagieux, mais elle s'en fiche : elle fouille dans les poches du mort et sauve encore quelques pièces. Il ne porte pas de montre, ni de pendentif, juste un crucifix qui semble sans valeur et qu'elle préfère lui laisser au cas où il serve de laissez-passer pour le ciel, de salaire pour Charon. Elle ne trouve rien d'autre dans la pièce pour remplir son sac, il n'y a que des livres et encore des livres, ce qui n'intéresse pas Lucía qui n'y connaît rien.

Dans la chambre suivante gît le religieux. Il n'est pas sur le lit comme son compagnon, mais étendu sur le sol, dans une posture grotesque, avec ce ton bleu caractéristique des morts du choléra. Elle fouille d'abord le cadavre sans rien trouver. Une veste est accrochée au portemanteau : une redingote en drap de laine marron. Pensant à sa mère, elle l'enfile, même si le vêtement est bien trop grand. Elle a les mains perdues dans les manches et laisse traîner le manteau sur le sol en fouillant le reste de la pièce à la recherche de quelque chose qui en vaille la peine. Ce qu'elle finit par découvrir dans une boîte en bois sculpté : à l'intérieur se trouve un anneau d'or sur lequel est monté une sorte de sceau. On dirait le dessin de deux masses croisées.

Elle entend une porte claquée suivie d'une voix virile.

— Père Ignacio !

Quelqu'un est entré et Lucía se sent acculée : impossible de sortir sans se faire voir. Elle se glisse sous le lit une seconde avant

que l'intrus ne fasse irruption dans la pièce. Elle s'agrippe au sac de toile qui contient son piètre butin : les pièces, l'anneau, l'argent et un peu plus. De là où elle est, elle peut voir le corps du religieux dont la rigidité est effrayante. Le cadavre se tourne alors vers elle comme quelqu'un qui bouge dans un lit à la recherche d'une position plus confortable. La *rigor mortis* dessine sur le visage un sourire de clown triste. Lucía étouffe un cri jusqu'à comprendre que le nouvel arrivant fouille le mort à la recherche de quelque chose et a dû le retourner pour inspecter les poches.

Elle n'ose pas respirer. Elle s'écarte le plus qu'elle peut et sa main agrippe quelque chose qu'elle devine être le manche d'un balai. A-t-elle tiré le manche en le touchant ? A-t-elle fait du bruit ? Elle ne sait pas. Elle entend une respiration pesante, haletante, qui écrase la sienne, sorte de léger murmure d'animal apeuré. Elle sent un contact sur son pied droit et espère de toutes ses forces que ce n'est qu'une illusion, ou, au pire, qu'il s'agit du pied du défunt qui, mû par les mouvements qu'on vient d'infliger à son corps, a fini par frôler le sien. Malheureusement il n'en est rien. La main se referme sur sa cheville et la tire avec force. L'intrus l'a découverte.

Lucía attrape le manche du balai et l'agite avec force vers le bas, à la recherche de la main, du visage qui surgit sous le lit. Un cri de douleur lui indique que même si elle se défend à l'aveugle, elle a réussi à faire mal. Elle réalise qu'elle ne dispose que de quelques secondes : elle sort du lit de l'autre côté, rampant aussi vite qu'elle peut, toujours armée du balai dans une main.

En s'extirpant, elle se retrouve face à un homme immense : il mesure plus de sept pieds et la moitié de son visage est à vif, brûlée, plus rose que rouge. Il se tient la bouche, là où le balai a sans doute frappé, et la regarde avec rage. Lucía n'y réfléchit pas à deux fois. Elle reffrappe avec la pointe du manche l'estomac du géant et profite de ce que celui-ci se plie de douleur, pour fuir à toutes jambes vers la porte, tenant fermement le sac de toile, et les pans du manteau traînant sur le sol comme un voile de mariée en fuite. Elle dévale les deux étages et sort dans la rue sans regarder derrière elle. Elle sait que l'homme la

poursuit, ses cris résonnent dans la cage d'escalier puis maintenant dans la rue.

— Au voleur ! C'est elle !

Certains curieux regardent mais personne ne semble disposé à aider son persécuteur. Lucía continue de courir.

— Par ici...

Un garçon un peu plus jeune qu'elle, treize ans peut-être, lui fait signe depuis l'entrée d'un magasin de charbon. C'est peut-être un piège, qui sait si elle réussira à s'en sortir ? Mais n'ayant d'autre option, elle décide de lui faire confiance. Après avoir longé des montagnes de charbon, elle sort dans une arrière-cour, et, de là, sautant par-dessus une barrière, se retrouve dans ce qui ressemble au jardin d'un couvent. Un lieu soudainement tranquille, beau, propre et silencieux, avec des petits chemins en gravier et une fontaine en pierre au milieu. L'eau imprègne l'air de fraîcheur et un arôme de terre mouillée par l'orage flotte dans l'atmosphère.

— Il vaut mieux attendre un petit peu avant de sortir. En tout cas jusqu'à ce que la rue soit dégagée. Et tu peux dire "Merci Eloy".

Lucía observe cette aide inespérée. C'est un garçon à la chevelure clairsemée, au pantalon usé et au regard très vif.

— La porte de Toledo va fermer.

— Tu peux rester dormir à Madrid, à l'intérieur de la Cerca. Je connais pas mal d'endroits, même des palais vides.

— Je ne peux pas, je dois retourner auprès de ma mère...

Eloy laisse échapper un sourire moqueur.

— Tu voles les morts, mais tu as peur de fâcher ta mère, colibri.

Eloy ébouriffe sa chevelure rousse, en se moquant. Elle se retient de lui flanquer une gifle. De lui crier que sa mère est en train de mourir ; que si elle n'arrive pas chez elle avec un peu d'argent pour la nourrir elle ne va peut-être pas passer la nuit. Elle préfère serrer les dents et murmure :

— Je m'appelle Lucía, je ne sais pas ce que c'est que ce colibri. Et je ne t'ai demandé aucune aide et donc je ne vois pas pourquoi te remercier...

— Je vais les distraire, colibri, poursuit Eloy, comme s'il ne l'avait pas entendue. — Il sort une casquette de sa poche et la

cale sur sa tête. — Enlève cette redingote ou tu finiras par glisser et ils t'attraperont. Prends, dit-il en lui tendant une montre de gousset. Je ne veux pas la perdre, je viens de la voler à un étudiant et cela m'a demandé deux heures de maraude autour de la Puerta del Sol. Tu me la rendras demain : à midi, plazuela de la Leña. Je vais me débrouiller pour qu'ils me coursent, pars en sens inverse.

Avant que Lucía n'ait pu prononcer un mot, Eloy se précipite vers la barrière du couvent, saute dans la rue et se met à courir vers le magasin de vin où elle s'était réfugiée un peu plus tôt. Il dégomme une pile de bouteilles exposées à la porte et attire ainsi l'attention du géant qui est maintenant avec deux gardes.

— Par ici !

Lucía fourre le manteau dans le sac et, perchée sur le mur, sent le vin qui se répand. Elle voit Eloy s'échapper avec agilité, il a créé suffisamment de confusion pour qu'elle puisse sauter et fuir par l'avenue même de San Jerónimo, dans le sens contraire. D'une main elle tient fermement le sac contenant ce qu'elle a volé dans la maison des morts du choléra ; de l'autre la montre que lui a donnée Eloy. Elle sera demain plazuela de la Leña pour la lui rendre.

Le corps de Berta, ou ce qui en reste, gît déjà dans la charrette tirée par une mule : le tronc, un bras, une jambe qui pend et l'autre posée en travers de son estomac, comme une bûche de bois, abandonnée là par le conducteur ; la tête coupée, brinquebalante sous les cahots des roues freinées par le sol instable, avec ses yeux encore ouverts et les pupilles brumeuses qui regardent le soleil radiant sur le paysage boueux. Les habitants des bicoques du Cerrillo s'écartent sur son passage, certains se signent, des femmes pleurent, d'autres retournent à leurs tâches, quelques hommes se rassemblent en cercle en réclamant vengeance et veulent partir à la recherche de la Bête comme s'il s'agissait d'une chasse à courre. Bravades.

— On a fait tout ce qui devait être fait ici. On y va ? propose Donoso.

— Où l'emmenez-vous ?

— À l'hôpital général, ensuite je ne sais pas. Quelque part pour enterrer les restes.

Donoso a hâte de quitter le Cerrillo del Rastro, d'enfiler des habits secs et de boire un verre de vin ou, mieux encore, d'eau-de-vie, pour extirper le froid de ses os et terminer sa journée de travail, un travail qu'il n'aime pas et qui ne l'intéresse pas. Mais Diego est décidé à rester pour chercher quelqu'un qui aurait connu l'enfant, Berta, la fille de Genaro.

— Tu peux y aller. Avec un policier à mes côtés, personne ne voudra me parler.

Il est certain que l'uniforme, même d'un policier aussi peu martial que Donoso, exerçant son métier avec si peu de

conviction, n'inspire aucune confiance dans ces recoins misérables de Madrid.

— Je t'aurai prévenu, ce n'est pas la première fois que tu viens dans ce quartier, mais n'oublie pas que les larmes de ces gens ne servent qu'à te distraire pendant qu'ils volent ton portefeuille.

— Pars tranquille. Je passerai ensuite à l'hôpital, pour voir s'il y a plus d'informations pour compléter mon article.

Donoso s'éloigne, en enfonçant les pieds dans la boue, l'air fatigué comme d'habitude. Diego prend conscience des regards que les habitants du Cerrillo lui jettent : le journaliste est à la mode avec ses rouflaquettes et ses cheveux bouclés. Portant ceinture rouge, cape noire et pantalon en velours, il est clair qu'il n'est pas de ce quartier peuplé de gens en haillons ; il est loin cependant d'être un monsieur à toupet et redingote ; il pourrait donc dissimuler un couteau à sa ceinture, être homme à savoir se défendre au besoin. Il a l'air décidé, est parfois bagarreur, mais affiche un regard mélancolique qui évoque les poètes français, une combinaison irrésistible pour les femmes qu'il attire plus souvent qu'il ne faut.

Posant des questions aux uns et aux autres, affichant sa sympathie et son charme – ses vêtements maculés de boue contribuant aussi sans doute à inspirer confiance –, il parvient jusqu'à un enfant qui jure avoir vu la Bête.

— Aussi grande que deux hommes réunis, les yeux rouges comme le sang... Je l'ai vue une nuit près de la muraille. Elle faisait le même bruit que les cochons, mais avec la peau d'un lézard.

— Quelqu'un m'a dit qu'elle était couverte de poils comme un ours.

— Oui, c'est vrai, une peau d'ours et des dents de sanglier.

Il sait que l'enfant se laisse guider par son imagination, ou par l'envie de briller. Encore un portrait absurde de l'animal ! Selon un vendeur de fripes qui avait découvert un des premiers cadavres, la Bête était un quadrupède à figure humaine, pourvu de cornes, une sorte de cerf humanisé. Diego s'efforce de détecter des éléments communs entre ces différents témoignages, mais il n'en trouve aucun. Car même si ces

étranges attributs ne sont pas réels, pourquoi un animal se promènerait-il à l'extérieur des murs de la ville et choisirait-il ses victimes si consciencieusement ? À ce stade, le seul fait remarquable et systématique est la condition des victimes : des fillettes approchant de la puberté. Or si cette Bête est aussi costaudé qu'on le dit, pourquoi sélectionne-t-elle les plus vulnérables ? Ces questions semblent n'avoir d'importance que pour lui : il est le seul journaliste à avoir publié des articles sur ces crimes, et pas parce qu'il détenait des informations exclusives, mais parce que, en réalité, les lecteurs de journaux ne veulent rien savoir de ces gens. La vie d'enfants comme Berta importe peu. Dans les quartiers misérables où ils habitent, la mort est une invitée permanente, de la faim, du choléra ou d'une certaine Bête...

Diego s'arrête près des hommes qui planifient une battue.

— Quelqu'un ici connaît Genaro ?

— Il a disparu aussi. Peu de temps après sa fille.

Un homme aux yeux vitreux, qui titube comme s'il avait déjà ingurgité trop d'eau-de-vie, lui parle de Genaro, le père de Berta. Ce dernier gagnait quelques réaux en vendant du guano. C'est de ça qu'ils vivaient – mal – lui et sa fille.

Tu peux aller voir au corral de la Sangre, c'est là qu'il se fournissait en guano. Tu le trouveras peut-être là-bas, mais je ne sais pas s'il a envie d'apprendre ce que la Bête a infligé à sa fille. Et moi, en tout cas, je n'aimerais pas être celui qui le lui dira.

Diego Ruiz préfère se rendre à l'hôpital ; aller annoncer la mort de sa fille à Genaro ne le tente pas non plus, encore moins sachant dans quelles conditions affreuses elle s'est produite. Comme l'infection du choléra, la mort de Berta parviendra aux oreilles de son père. Peut-être qu'alors, quand il saura quelles questions lui poser et qu'il sera certain que cela vaut la peine de remuer ses souvenirs, il ira le voir.

L'hôpital général se trouve près de la rue Atocha, à deux pas de chez lui. Édifié à l'emplacement de l'ancien hôpital des pauvres, le plus grand centre de santé de Madrid peut

accueillir mille cinq cents patients – neuf cents hommes et six cents femmes – éparpillés dans vingt-quatre grandes salles. C'est là que l'attendent les restes de Berta, mais c'est aussi l'endroit où l'on trie les patients du choléra. Malgré ses proportions gigantesques, l'institution ne parvient pas à traiter autant de malades qu'il en arrive ; les patients s'entassent partout depuis l'entrée, et il n'y a pas un couloir ni un coin de libre. La plupart sont moribonds.

— Vous ne devriez pas venir ici, où les numéros du loto sont tous gagnants pour le choléra. Un nouvel hôpital, réservé à l'épidémie, est en cours de construction dans l'ancien saloir à lard, place Santa Bárbara, là où se dresse la prison, mais il ne sera pas prêt avant le mois prochain. Pour l'instant, on ne peut pas faire grand-chose ici. Et comme si nous n'en avions pas assez, on nous envoie en plus des patients du centre médical de San Cayetano. Ils n'arrivent plus à les accueillir et les médecins tombent malades par douzaines.

L'insistance de Diego a permis que le cadavre de Berta ne soit pas directement jeté dans une fosse – comme les corps des précédentes victimes – et qu'il puisse être examiné, même si ce n'est que par le Dr Albán, un jeune interne, encore imberbe, chargé de tout ce que les médecins avec plus d'expérience refusent de faire. En ce début d'été madrilène, la salle où se trouve Berta est plus fraîche que le reste de l'hôpital. Mais la fontaine d'eau constamment en marche ne suffit pas à éliminer la puanteur qui agresse l'odorat dès qu'on pénètre dans la pièce, et qui fait que Diego se décompose immédiatement.

— Tenez bon. Personne ne s'habitue à cette odeur.

La seule morgue dont Diego a jamais entendu parler jusque-là se trouve au Grand Châtelet, à Paris. Un immeuble où cohabitent un tribunal, une prison et une caserne de police et où on exposait les cadavres trouvés dans la rue afin que tout le monde puisse venir les voir et les identifier. Cela peut sembler surprenant, mais ce fut même, pendant quelques années, un lieu de rencontre, voire de spectacle pour les Parisiens. Cette salle madrilène n'a rien de commun. Il y a deux tables en marbre pourvues d'un tuyau accroché au robinet

qui sert à laver les restes. Le cadavre de Berta est posé sur l'une des tables.

— Je n'ai pas encore pu l'examiner complètement. Son cas est moins urgent que celui d'autres patients encore en vie. Je veux juste vous montrer quelque chose.

Le docteur dépose une monnaie d'or dans la main de Diego, comme un insigne qui s'accrocherait à un revers. Une sorte de croix y est gravée, formée de deux outils : deux marteaux ou plutôt deux masses.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas, mais c'était enfoncé dans la bouche de la fille, derrière l'uvule.

— Pardon ?

— Ce qu'on appelle aussi la lchette ou la glotte... Mais comment ce truc est arrivé là ? Je ne peux pas vous répondre.

Diego examine en détail le petit emblème, qui mesure à peine deux centimètres. Il y a encore une tache foncée sur le bord, une trace du sang de Berta. Quelle main a pu lui enfoncer cette sorte de médaille jusque dans la gorge ? Est-ce un message ? Albán a dû remarquer que la trouvaille bouleverse Diego, et, souriant, il lui propose de s'asseoir.

— Ce n'est pas nécessaire. C'est seulement que... je ne m'attendais pas à ça. Jusqu'à maintenant, tout ce qu'on sait sur ces assassinats impliquait une Bête, c'est-à-dire un être qui semblait plus sorti d'une fable que de la réalité, mais cet... insigne... C'est un homme qui tue.

— Je ne sais pas si j'ai bien compris. Vous dites des assassinats comme celui-ci ? Il y en a eu d'autres ?

— J'en ai parlé dans *L'Écho du commerce*, je suppose que vous ne lisez pas ce journal, ou que vous ne vous arrêtez pas aux notes de la quatrième page... Au moins trois autres petites filles sont apparues mortes dans le même état. Madrid doit apprendre ce qu'il se passe en dehors de sa muraille.

Le regard d'Albán se déplace vers la dépouille de Berta qui gît sur la table en marbre. Il s'approche délicatement et l'examine à nouveau, d'un œil neuf. Il passe ses mains sur le bras sectionné et suit avec le doigt une marque rouge qui dessine un cercle sur le poignet inerte.

— Je ne sais pas comment ils s'y sont pris pour commettre une telle boucherie, mais regardez la lacération du poignet, cette fille était attachée.

— Je connais la situation de l'hôpital et la quantité de cas qui vous attendent, mais... pourriez-vous réaliser un examen plus exhaustif de ses blessures ? Il y a peut-être moyen de trouver une piste pour identifier les auteurs de cette barbarie.

— J'espère en avoir le temps, promet le Dr Albán. J'aimerais tant que les curés disent vrai : si Dieu choisit qui meurt ou pas du choléra, le Très-Haut ferait bien d'infecter le démon qui a commis cette monstruosité.

Le quartier des Peñuelas, situé de l'autre côté de la Cerca, n'est guère mieux loti que le Cerrillo del Rastro. Il se trouve à moins de cent mètres du paseo de las Acacias ou du carrefour de Embajadores, mais c'est vraiment un autre monde. Lucía, sa sœur Clara et Cándida leur mère vivent dans une maison avec une entrée et un portail en demi-cercle qui donne sur une cour trapézoïdale. Tout autour du patio, partent des galeries remplies de box de quatre mètres carrés où réussissent à s'entasser, même si cela semble impossible, des dizaines de personnes. Elles ont de la chance car elles sont seulement trois dans le leur. Jusqu'à présent, leur mère a réussi à payer le loyer en lavant du linge à la rivière, mais elle est tombée malade, comme tant d'autres dans cet immeuble surpeuplé, dans un quartier sans eau courante – il faut utiliser la fontaine à quatre tuyaux de la place, alimentée par l'eau du Lozoya –, où les rues ne sont pas pavées, à peine éclairées par quatre lampadaires à gaz défoncés et avec des latrines en plein air qui se déversent au pied de certains immeubles. Le seul tuyau d'égout qui parcourt le quartier va des rues Labrador à Laurel, et il y a partout des ruisseaux d'eaux fécales. C'est un bidonville, mais qui compte au moins trois édifices en dur : la fabrique de lits de M. Duthú, la maison de la famille Loarga et la fabrique de farine Lorenzale.

Lorsque Lucía pousse la porte, l'obscurité n'est pas encore totale – c'est la nuit de la Saint-Jean, la plus courte de l'année – et une femme assez âgée, doña de Villafranca, du Conseil de bienfaisance, s'occupe de sa mère, lui faisant boire un peu d'eau de neige qu'elle a apportée dans une bouteille. Sa robe

élégante à carreaux et son corset, ses gants en cabri montrent que doña de Villafranca n'est pas du quartier. C'est une de ces femmes qui payent leur dîme en bonnes œuvres pour s'attirer les grâces de Dieu ; parfois elle leur apporte même à manger ou des habits usés. Clara, effrayée, tient la tête de sa mère pour l'aider à boire. Des mèches blondes, sales, presque blanches, encadrent le visage de Cándida qui salue Lucía avec un faible sourire.

— J'ai besoin d'eau propre et fraîche et aussi de chiffons. Il faut faire baisser la fièvre.

— Il n'y a pas de chiffons, les gardes ont tout pris, informe Clara.

Personne n'a compris cette mesure des autorités : les gardes sont passés dans tous les quartiers extérieurs, confisquant, maison par maison, tous les chiffons sous prétexte qu'ils étaient vecteurs de transmission du choléra.

Doña de Villafranca sort son mouchoir parfumé et frotte le corps de la malade avec de l'eau et du vinaigre, comme c'est l'habitude, même si, en réalité, comme pour l'eau de neige fondue, personne ne sait si cela est efficace.

— Je reviendrai demain avec de la poudre d'aristoloche.

— C'est ce qu'on appelle la "vipérine" ? On dit que c'est impossible à trouver.

— Je sais où m'en procurer.

C'est normal, pense Lucía ; ce médicament contre le choléra est inaccessible aux pauvres, mais pas pour quelqu'un comme doña de Villafranca. Elle sort fièrement une poignée de pièces de sa bourse de toile.

— Je peux payer.

— Garde ça, tu vas en avoir besoin. Je ne sais pas combien de temps il vous reste dans cette maison, ils disent qu'ils vont évacuer.

La rumeur circule depuis plusieurs jours. On met le choléra sur le dos des pauvres, c'est leur faute, tant pis pour leurs quartiers, il faut les expulser de Madrid. Cela ne suffit pas de leur fermer les portes de la Cerca et de contrôler les accès, on veut les éloigner le plus possible. Lucía est convaincue qu'on voudrait les voir morts.

— Je vous laisse un peu de vinaigre. À diluer dans une tasse d'eau chaude pour lui donner à boire et la forcer à vomir. Demain elle ira mieux.

Cándida se lève avec peine et embrasse la femme. Elle semble avoir un geste de gratitude, mais en réalité elle tente une prière désespérée. Elle glisse d'une voix tremblante d'effort quelques mots à son oreille.

— Ne laissez pas mes filles seules.

— Tu vas aller mieux, Cándida. Aie foi.

— Elles sont si jeunes. Occupez-vous d'elles, pour l'amour de Dieu. Elles n'ont personne.

Doña de Villafranca passe ses doigts dans les cheveux couleur paille de la malade. Avant de la quitter, elle pose un baiser sur son front. Clara regarde sa mère, les yeux humides d'émotion. Cette petite fille de onze ans sait reconnaître les traces d'un adieu, mais elle n'est pas disposée à l'accepter.

— Je ne veux pas que cette dame s'occupe de moi, je veux que ce soit toi.

Cándida essaye de sourire à Clara, mais le geste se transforme en une étrange grimace marquée par la douleur. Elle retombe sur le matelas, épuisée. Lucía sort du sac le manteau qu'elle a volé dans l'appartement de l'avenue San Jerónimo et borde sa mère dedans.

— Mère, j'ai de l'argent pour manger pendant quelques jours.

Cándida ferme les yeux à demi et se recroqueville sous le manteau pour se réchauffer. Le visage de Clara s'illumine.

— Où l'as-tu trouvé ?

Lucía sourit.

— J'ai découvert une fontaine magique à Madrid. Quand tu y plonges de petits cailloux, ils se transforment en pièces.

— Tout le monde devrait être riche alors.

— Non, parce que ça marche seulement après la pluie, lorsque les pierres sont encore brillantes à cause de l'eau. Et il faut que ce soit juste au moment où le soleil se lève et que ses rayons pointent vers la fontaine. Et ça, il n'y a que moi qui le sais.

— Tu dois m'apprendre.

— Je n'aime pas que tu voles, ma chérie, murmure Cándida, qui somnole déjà, rompant le charme.

Lucía grimace. Ce n'est pas la première fois qu'elles ont cette conversation. Sa mère insiste pour qu'elle la remplace au lavoir de Paletín sur les bords du Manzanares. "Sois une honnête femme, lui répète-t-elle souvent. Ne traîne pas avec les voleurs de la ville, reste près de la muraille, à Madrid il n'y a rien de bon pour des gens comme nous." Des refrains que Cándida répète jour après jour. Mais à quoi sert d'être honnête ? Car même en imaginant qu'elle pourrait obtenir le poste de sa mère au bord du fleuve, cela ne suffirait pas à les nourrir toutes les trois. Pourquoi s'échiner à laver la merde des riches ? Pour mourir de faim, mourir de fatigue, comme sa mère ? À quatorze ans, Lucía enfreint rarement ses ordres. Les histoires de filles des Peñuelas qui tentent de gagner leur vie à la ville et terminent prostituées, violées et tabassées, malades et avec mille enfants ont servi à l'en dissuader. Mais à présent les choses sont différentes : le choléra est en train d'emporter Cándida et c'est désormais à Lucía de trouver à manger. C'est pour ça qu'elle s'est décidée à explorer la ville, à chercher cet argent qui ne provient d'aucune fontaine magique, mais des maisons de morts. Voilà le secret qu'elle a découvert. L'or, comme celui de cette bague volée aujourd'hui et qui semblait l'attendre, se trouve chez les morts.

Une fois leur mère à nouveau endormie, plongée dans un sommeil agité à cause de la fièvre, Clara et Lucía mangent un bout de pain. Aujourd'hui elles ont de la chance : doña de Villafranca leur a aussi apporté des oignons.

— Pain et oignons, je n'aurais jamais pensé que c'était un plat, rit Clara.

— Demain nous achèterons de la viande.

— De la viande ? Tu as sorti tant de pièces de cette fontaine ?

— Assez pour un chevreau entier. On va manger de la viande jusqu'à n'en plus pouvoir. Regarde... — Lucía montre à sa sœur la bague aux masses croisées. — C'est de l'or.

— C'est beau. Ça brille. Tu l'as aussi sortie de la fontaine ?

— Ça, je te le raconterai un autre jour.

Elles s'endorment toutes les deux, partageant la seule couche de la pièce avec leur mère malade et sa respiration pénible et

ses gémissements irréguliers. Un tic-tac pesant berce comme des vagues les deux sœurs, qui finissent par s'endormir. Mais l'aube survient dans une explosion de pleurs, de bruits, de cris.

— Dehors, dehors tout le monde !

Plus de cent soldats de la milice urbaine ont fait irruption dans le quartier, foulant les flaques avec leurs bottes militaires qui leur servent aussi à défoncer les portes à coups de pied. Une démonstration de force inutile puisque les battants sont si fragiles qu'il suffirait d'une pichenette pour les faire céder.

Lucía se penche par la lucarne. Des voisins crient, des femmes à genoux implorant clémence, agrippées aux portes de leurs maisons. Un groupe de porteurs, ils sont plus de dix qui partagent la pièce du coin, affrontent des militaires dont l'un distribue des coups de matraque à gauche et à droite. Le sang éclabousse les murs de la *corrala*. Mariana, qui vit dans la pièce n° 7 avec ses cinq enfants, sort dans la cour avec un bébé dans les bras. Elle pense peut-être attendrir les gardes. Mais l'un d'eux lui crie de partir avant qu'il ne mette le feu à tout le patio.

— On doit partir ? demande Clara, réveillée par les cris.

Lucía s'écarte de la fenêtre et commence à préparer un baluchon. Elle ramasse le pot de terre, une casserole, trois tasses en étain et une poignée de couverts. Elle fourre également dans le sac les patates, les oignons, un morceau de fromage et un quignon de pain.

— Prends ce que tu peux, Clara, vite !

Dans un panier d'osier, l'enfant met les quelques vêtements qui remplissent leur armoire : deux robes, un châle, une jupe longue, une paire de sabots, un drap et deux couvertures mitées. Elles n'ont pas fini de ramasser leurs affaires que des coups violents font voler la porte en éclats. Les deux sœurs échangent un regard de panique. Cándida s'agite au milieu de sa fièvre. Un choc brutal précède l'entrée des gardes.

— Le quartier est bouclé jusqu'à nouvel ordre, dehors !

— Ma mère est malade, ayez un peu de compassion, prie Lucía.

Le garde, méprisant, évite son regard. Il observe fixement le tas pathétique que forme Cándida sur le sol, enveloppée dans la redingote. Il la secoue.

— Debout ! Vous avez une minute pour vider la maison.

Lucía se jette contre le garde et lui mord la main. Le hurlement de l'homme finit de réveiller complètement Cándida, qui se lève effrayée, perplexe, incapable de comprendre ce qui se passe. Lucía tombe sur le sol en recevant une gifle du garde.

— Chienne galeuse, je vais te tuer !

— Ne la touchez pas ! hurle Clara.

— Mes enfants, s'il vous plaît... implore Cándida des larmes dans les yeux. Des larmes de peur, de rage et d'impuissance.

Le deuxième garde apaise la bagarre. Il désamorce la rage de son compagnon, prêt à rouer Lucía de coups, et s'empresse de donner des ordres.

— Nous allons mettre le feu aux maisons. Si vous voulez rester...

Les gardes quittent la pièce. Clara aide sa mère à se lever, à se chausser, à se couvrir avec le manteau et à rassembler ses forces. Lucía regarde autour d'elle ce qui a toujours été son foyer : le tabouret en bois où Cándida s'asseyait pour peler des pommes de terre ou nettoyer des haricots, la bassine pour se laver, le matelas rempli de puces où elles dormaient toutes les trois enlacées. Elle parcourt la pièce du regard pour ne rien oublier d'essentiel. Le butin de cet après-midi, l'anneau d'or, la montre de gousset d'Eloy, est à l'abri dans sa poche. Elle prend la bougie, le seau qui sert à chercher l'eau tous les matins, l'éponge en fil de fer pour frotter les engelures. Elle peut porter tout ça, mais pas le matelas, ni la petite table faite d'une planche de ferraille que Lucía avait trouvée à la décharge et de quatre bouts de bois inégaux collés avec de la résine. Elle va garder ses forces pour aider sa mère malade qui tient à peine sur ses jambes. Il faut fuir avec le minimum indispensable. Le baluchon, le panier d'osier. Le seau pour l'eau. Et sa mère.

En sortant, Lucía réalise qu'elle a bien fait d'abandonner la plupart de leurs biens. Elle observe des hommes qui trébuchent à chaque pas parce qu'ils n'arrivent pas à porter leurs bagages. Une mère, son enfant dans les bras, tire une valise, porte un sac en bandoulière et encore deux casseroles dans sa main libre. Elle la voit tomber dans une flaque, écrasée par tant

de poids. Les flammes de plusieurs bicoques commencent à s'élever vers le ciel. La menace des gardes n'était pas vaine : les Peñuelas vont brûler. Un jeune tourne comme un derviche en criant au milieu de la rue, fou, comme si le quartier était en train de célébrer la nuit de la Saint-Jean. Les chiens aboient et trottent d'un côté à l'autre dans le désordre le plus total, traversant le chemin emprunté par ce cortège de miséreux. Car, au milieu du chaos, des bagarres, des coups et des maisons incendiées, une foule de gueux avance en file indienne. Ils ont l'air tristes et condamnés, portant leurs biens et leurs enfants sur les épaules, dans un silence résigné et somnolent, comme un flot de pauvres diables qui marchent vers nulle part. Parmi eux, Lucía, Clara et Cándida, cette dernière s'appuyant sur les épaules de ses filles, les pieds touchant à peine le sol, soulevée, bouche ouverte, gémissante. Derrière elles, le feu consume le quartier qui s'effondre dans une déflagration de flammes et de murs décharnés qui s'enfoncent et explosent, comme un incroyable spectacle de nuit de solstice d'été.

Elles suivent le flot – traversent Yaserías, Palos de Moguer... – mais marchent si lentement qu'elles se retrouvent bientôt seules. Les grottes – qui servaient dans le temps de refuge et que Lucía connaît pour y avoir joué à cache-cache – ne sont pas loin. Pour les atteindre, il faut encore traverser un fossé et monter un talus. Les pluies de la veille ont rendu le sol plus que glissant et il n'est pas facile de grimper avec une adulte à moitié morte sur les épaules. Clara n'en peut plus, mais Lucía continue parce que c'est la seule chose qu'elle a appris à faire dans la vie. Elles descendent maintenant une ravine, glissent plusieurs fois sur la pente boueuse. De temps à autre Lucía regarde sa mère du coin de l'œil pour vérifier qu'elle respire. Il reste encore une pente à escalader, puis trouver une grotte libre. Un cri de Clara oblige l'aînée à s'arrêter. Sa sœur s'est enfoncé une écharde dans le pied.

— Courage Clara. On est presque arrivées.

Clara contient ses larmes et continue à avancer. Dans la première grotte, un homme suffoque sur le sol, épuisé. Ses biens sont étalés sur le sol et un rat les renifle. La deuxième grotte semble vide, mais Lucía distingue au fond la lueur de plusieurs yeux, comme des boules de nacre. Elles grimpent quelques mètres

de plus et trouvent ce qu'elles cherchaient : la grotte est petite, à peine une niche creusée sans doute il y a des milliers d'années par une tribu nomade, mais ce sera leur foyer. Elles posent leurs affaires et allongent la malade près de la paroi argileuse.

— Nous sommes arrivées, maman. Tout va bien. Tu dois te reposer maintenant.

Cándida répond par un soupir de soulagement, reconnaissante, avant de fermer les yeux, épuisée. Clara s'approche avec le manteau, dont elle couvre sa mère.

— Voyons cette blessure, dit Lucía.

L'enfant s'assoit par terre. Elle a une écharde, une épine de pin, enfoncée entre deux doigts de pied. Lucía la retire d'un coup et sourit avec fierté à sa sœur, qui, même si elle a dû avoir mal, ne s'est pas plainte. Une goutte de sang perle, que l'aînée enduit de boue.

— Ce sera guéri demain.

— Où tu vas ?

— Je ne vais pas tarder. Reste ici avec maman.

Lucía va jusqu'au talus, une pente en pierre argileuse saupoudrée de plantes et d'arbustes. Elle cherche des feuilles, des branches, du feuillage pour fabriquer un lit douillet à sa mère. Elle arrache des buissons, des herbes, ramasse les feuilles que le vent a arrachées au bois de pins et de châtaigniers qui surmonte cette dépression.

— Tu en as mis du temps, l'accueille Clara.

— Aide-moi à faire un lit.

À elles deux, elles préparent le lit et y installent Cándida. Elles étendent ensuite un drap sur le sol pour s'allonger toutes les deux.

— On va vivre ici ?

— Pour le moment oui. On cherchera un autre endroit plus tard.

— Tu crois que maman va mourir ?

Lucía joue avec les cheveux de sa sœur. Elle lui fait des tresses, puis les défait et tente pendant ce temps d'avoir l'air calme et sûre d'elle.

— Maman est malade, elle a attrapé le choléra. Et c'est très grave.

— Et si elle meurt, qu'est-ce qu'on fait ?

— Tu m'as moi et je t'ai toi, nous sommes toutes les deux.
Et personne ne va jamais nous séparer.

— Mais nous n'avons pas d'argent.

— Mais si. On en a. Et j'en trouverai encore.

— Tu me laisseras seule.

— Mais tu seras protégée.

— Comment ça ?

Tout à coup c'est Clara qui tend la main pour attraper les cheveux de Lucía. Elle le fait toujours quand elle est nerveuse. Elle lui tire les cheveux, parfois très fort, comme si elle avait besoin de s'accrocher à elle.

— Tu te souviens de l'orage d'il y a deux ans qui a inondé notre maison ?

— Oui tout le quartier a été inondé.

— Sauf deux maisons. Car celles-là portaient sur la porte un blason avec deux bâtons croisés. Et tout le monde sait que c'est ce blason qui les a sauvées.

— Tu crois à ces choses-là ?

— Bien sûr que j'y crois. Les amulettes existent depuis toujours. Il y a des tas d'histoires sur des amulettes ; elles servent à sauver des vies et à protéger les gens.

Clara tire les cheveux de Lucía.

— Tu vas mettre deux bâtons croisés à l'entrée de la grotte ?

— Non je vais faire bien mieux.

Elle fouille dans sa poche jusqu'à trouver l'anneau en or. Sur le plateau de la chevalière les deux masses forment une sorte de croix. Elle le montre à sa sœur.

— Une amulette !

— Oui. Et elle est pour toi. Pour te protéger.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Garde-le bien, grâce à cet anneau, tu ne risques rien. Sa magie va t'envelopper, comme une cuirasse, et ni rien ni personne ne pourra te faire de mal. Il est très spécial, il en existe très peu dans le monde et les autres appartiennent à ces bandits qui sont dans la montagne que personne n'arrivera jamais à chasser, jamais.

Clara prend l'anneau et l'embrasse. Elle se recroqueville dans les bras de sa sœur en mettant la bague à son doigt.

Lucía l’embrasse et aspire l’odeur des cheveux de sa sœur qui semblent toujours sentir la forêt, le bois brûlé. Clara ferme les yeux, tranquillement, comme si, en effet, rien ne pouvait lui faire de mal. Depuis l’entrée de la grotte, Lucía aperçoit dans le ciel la fumée des baraques incendiées des Peñuelas. Celle-ci se dissipe, s’évanouit, jusqu’à disparaître, comme chaque étape de sa vie.

Comme la plupart des journaux, *L'Écho du commerce*, est composé de quatre pages de cinq colonnes où les articles s'empilent les uns sur les autres, semblant se disputer l'espace à coups de coude. La première page est consacrée à la politique nationale et internationale ; dans les suivantes, apparaissent les nouvelles locales et les feuilletons ; la quatrième fait la part belle aux évènements culturels et aux annonces sociales. Rien d'étonnant à ce qu'entre toutes ces brèves, les chroniques de Diego Ruiz, *Le Chat Irrévérencieux*, n'aient jamais eu l'impact dont il rêvait. La rédaction est installée dans une des pièces de l'habitation de son éditeur et directeur, Augusto Morentín, rue de Jacometrezo, au-dessus de l'imprimerie où est fabriqué le journal et qui lui appartient aussi.

— Sais-tu qui est mort du choléra ? Le père Ignacio García, lui dit, en guise d'accueil, le directeur.

— Je ne sais pas qui c'est.

— Un théologien spécialiste de botanique médiévale. Une éminence. Son appartement, avenue San Jerónimo, a été cambriolé. Tu devrais écrire sur tous ces cambriolages dans les maisons des morts du choléra.

— Cela vous semble si étrange qu'on cambriole la maison d'un curé ? Les gens ne supportent plus le clergé, qui accuse les pauvres d'être les seuls responsables de la propagation de l'épidémie.

— Le plus probable étant qu'ils aient raison.

— Vous êtes d'accord avec l'Église ? Les curés ne cessent de prêcher que le choléra est le châtement de Dieu parce que le

peuple lui a tourné le dos. Vous n'allez pas me confesser en plus que vous êtes carliste ?

— Écris ce que je te demande.

— Je le ferai, je vous le promets, mais aujourd'hui je vous apporte une nouvelle de première importance : la Bête a recommencé, et cette fois-ci elle a laissé des traces de son identité.

Augusto Morentín est un bon journaliste et un bon chef, passionné par sa profession. Il est en plus doté de la plus grande vertu qu'un employeur puisse avoir pour ses employés : il paye bien et à l'heure. Le directeur de *L'Écho du commerce* est déterminé à rendre son journal aussi célèbre et prestigieux que *L'Observateur*, où écrit Mariano José de Larra*, le journaliste le plus fameux d'Espagne. Son seul défaut pense Diego Ruiz, c'est qu'il ne s'intéresse pas aux nouvelles des bas-fonds.

— Je ne crois pas que nous ayons un seul lecteur au-delà de la muraille. Concentre-toi, Diego. À moins que tu ne veuilles jamais sortir de la dernière page ? Tu ne comprends pas que ce genre d'histoire, même avec ses détails folkloriques et truculents, n'intéresse personne ?

— Lisez ça, vous verrez que c'est intéressant.

Diego s'est efforcé de produire sa meilleure prose – car il sait que le directeur apprécie – et d'écrire dans les règles de l'art l'article sur la mort de Berta.

— Un insigne en or enfoncé derrière la glotte ?

— Une croix formée par deux masses. Nous devons découvrir si les autres filles mortes l'avaient aussi, et peut-être demander l'exhumation des cadavres. C'est la preuve qu'il ne s'agit certainement pas d'un animal fantastique. La Bête est un homme.

Morentín ne répond pas. Il continue à lire, en secouant la tête de temps en temps.

— Un assassin qui met en pièces des petites filles ?

Le directeur se lève de son fauteuil, s'approche de la boîte à cigares et en prend un. Il l'allume et tire dessus plusieurs fois, avec avidité. Puis expire sa première bouffée, dissimulant d'un coup son visage derrière une épaisse fumée.

* Mariano José de Larra (1809-1837), journaliste et écrivain espagnol.

— Le dernier article que tu as écrit sur la Bête...
— C'est celui sur la fille trouvée près de la porte de los Pozos.
— Il était intéressant. Je me souviens d'un témoin qui faisait la description de l'animal : un cerf au visage humain qui hurlait.
— Nous savions tous les deux que cela ne pouvait pas être vrai.

— Tu vois, Diego, c'est une chose que d'avoir une bête mythologique, un animal sauvage, dont les gens peuvent bien penser que c'est un ours, un cerf ou quoi que ce soit d'autre, voire ne pas y croire et supposer qu'il s'agit d'un feuilleton qui nous a échappé en dernière page. C'en est une autre, très différente, que d'affirmer qu'il y a une brute qui démembré les petites filles et leur coupe la tête en plein Madrid. En se basant pour toute preuve sur cet insigne trouvé dans un des corps.

— Cela ne suffit pas, croyez-vous, à démontrer que la main de l'homme se trouve derrière ce crime ?

— Par ces temps difficiles, personne ne veut de rumeurs qui alarment encore plus le peuple.

— Ce n'est pas une rumeur. C'est la réalité. Celle d'hier. Je l'ai vu de mes yeux, don Augusto. La fille s'appelle Berta... Peut-être que si vous l'aviez vue...

— Ce n'est pas ce que veulent lire nos lecteurs. Notre rôle est de leur donner ce qu'ils veulent.

— Et qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Un peu de compassion. Il y a une épidémie de choléra, on dévalise les maisons des morts, les carlistes continuent d'avancer vers Madrid et la régente s'est confinée à La Granja*. Beaucoup ont perdu des membres de leurs familles et craignent que la mort ne frappe à leur porte. Notre rôle, avec ce journal, est de leur montrer qu'ils ne sont pas seuls, que nous savons combien Madrid souffre.

— Et qui va dire aux familles de ces petites filles assassinées qu'elles ne sont pas seules ?

— Si tu as envie d'écrire sur un ours qui rôde autour de la Cerca, fais à ton aise. Je te conseille même de suggérer qu'il

* Le palais royal de La Granja de San Ildefonso, résidence d'été des rois d'Espagne, à quatre-vingts kilomètres de Madrid.

s'agit d'une gargouille qui prend vie les nuits de pleine lune ; fais-en une légende, voilà qui me plaît. Mais un assassin de petites filles, non. Je suis désolé. Ce n'est pas une nouvelle pour mon journal.

— Vous préférez donc ne pas inquiéter les bonnes familles de la ville plutôt que de remplir votre devoir envers les gens qui peuplent les banlieues, conclut Diego avec amertume sur un ton sarcastique.

— Si tu veux continuer à travailler pour moi, ne joue pas au plus malin, dit le directeur en pointant son cigare vers lui. Oublie la Bête et écris-moi un portrait exemplaire du père Ignacio García. Dans ce pays où il n'y a pas tant de gens qui comptent, nous venons d'en perdre un.

Diego sort fâché, mais il sait que ça ne sert à rien de discuter avec Morentín. C'est son journal et c'est lui qui décide de ce qu'il veut publier. Surtout, avec ses dettes, il préfère éviter une confrontation. Il a besoin d'argent pour payer sa chambre, il a déjà plusieurs loyers en retard. Ce travail pour *L'Écho du commerce* représente sa dernière chance de se faire un nom dans cette profession et d'obtenir une certaine stabilité sachant que sa vie a toujours été précaire jusque-là.

En marchant rue de Jacometrezo, Diego songe à la réticence, étrange et inhabituelle, de Morentín devant ce sujet. Car si Diego peut se vanter de quelque chose, c'est bien de son intuition à juger les autres. D'un seul regard furtif, il devine en général s'il peut faire des avances à une femme. Il reconnaît les voisins qui pourraient le dénoncer lorsqu'il reçoit des femmes chez lui et, entendant des pas fermes qui passent sous son porche, il flaire le mari cocu venant lui chercher querelle. Il a toujours été perspicace pour croquer les gens. Et lors de sa première rencontre avec Augusto Morentín, son pinceau a ébauché un homme honnête, un journaliste passionné. Impossible de penser que cet homme refuse un article sur la Bête. Qu'il ne veuille pas alarmer la population sans preuves suffisantes, d'accord, mais laisser passer un tel filon informatif avec tant de légèreté semble incompréhensible.

Diego décide donc de continuer son enquête sur la Bête. Il trouvera suffisamment de preuves pour que Morentín n'ait

d'autre choix que de publier son reportage. Si la vie lui avait donné un meilleur sens pratique, il s'enfermerait dans sa chambre à écrire une nécrologie élogieuse du théologien, mais ce comportement impulsif et romantique lui joue toujours des tours. Un maudit caractère qui l'accompagne depuis son adolescence et l'entraîne aujourd'hui vers le corral de la Sangre, au début du camino real d'Andalucía, un lieu immonde, puant, qui empeste dans le quartier à plusieurs centaines de mètres. Il est tenu par un Français qui achète du sang provenant de bovins sacrifiés à l'abattoir. Ce sang en état de putréfaction est ensuite mélangé avec d'autres composants pour fabriquer le guano, un engrais très apprécié en jardinerie.

L'odeur, les mouches attirées par la puanteur du sang, une mule attachée à une poutre, une marmite où le sang barbote... L'ensemble empêche Diego de respirer, il est au bord de la nausée. Le Français rigole, jouissant de son insensibilité à cet air insupportable et nocif.

— Genaro ? Oui, c'était un bon acheteur de guano. Pas bête, le mec. Un jour j'ai compris où il faisait des affaires.

— Où ça ?

— Dans les couvents. Les curés et les religieuses adorent s'occuper de leurs potagers. Madrid est rempli de gamins des rues et de couvents. Il allait donc de saint en saint vendre son guano.

— Pourquoi en parles-tu au passé ? Que lui est-il arrivé ?

— On est à Madrid, *mon ami** : le choléra... Il est tombé malade et on l'a emmené au lazaret de Valverde. Tu sais bien que personne n'y dure longtemps. Je ne sais pas si tu le trouveras encore vivant.

* En français dans le texte.

Il devient chaque jour plus difficile d'entrer à Madrid, la ville semble totalement verrouillée, comme si la maladie allait entrer par les portes des remparts et se répandre ensuite dans chaque rue, chaque place, chaque maison. Le portillo de Gilimón, par où est passée Lucía la veille, est fermé aujourd'hui ; la porte de Toledo aussi ; la porte San Vicente reste ouverte, mais seuls les serviteurs de la Maison royale et les lavandières qui vont au fleuve sont autorisés à passer. Personne d'autre ne peut entrer ou sortir de la ville. Les homélies des curés ont fait leur effet : nombreux sont ceux qui croient dur comme fer que le choléra est, à l'image des plaies bibliques, une sorte d'assassin invisible remplaçant les sauterelles, envoyé par Dieu en châtiment parce que les plus pauvres ont cessé de considérer l'Église comme leur seule mère. Une mère qui n'a jamais pris la peine de les nourrir. Mais à qui importe ce qui se passe en dehors de la muraille ? Le clergé a désigné un coupable : les pauvres. Les autorités ont décidé de les écarter, de les empêcher d'accéder à la ville. Qu'ils meurent, mais en dehors de la ville et de la cour.

Un ancien voisin des Peñuelas reconnaît Lucía et, voyant qu'elle cherche un moyen d'échapper à la surveillance, lui propose de l'aider.

— Viens avec moi, il y a des gens qui ont creusé un tunnel.

Il est jeune, édenté, corpulent, avec un léger retard mental. Lucía est surprise par la détermination avec laquelle il la conduit jusqu'aux alentours de la porte de Toledo. À l'abri des regards, il lui désigne alors un terrier dissimulé tout près de la Cerca.

— Je ne passe pas, sourit l'ancien voisin avant de laisser échapper un rire guttural. Mais toi oui, tu peux y aller.

Lucía attend l'embrouille, son pain quotidien, le paiement que l'homme va exiger pour son intervention, parce que dans cette vie de chien l'aide désintéressée n'existe pas. Mais non, le voisin lui souhaite simplement bonne chance.

— Et prends soin de Cándida, c'est une femme bien. Elle m'a sauvé si souvent de la faim.

Le tunnel ne mesure pas plus de deux mètres, mais le passage est étroit et la boue produite par l'orage de la veille le rend encore plus tortueux. Lucía doit ramper sans presque se servir de ses mains, terrifiée à l'idée de rester bloquée et de ne pas pouvoir respirer ; elle transporte le sac contenant les quelques objets volés la veille dans la maison du religieux : les couverts, un chandelier... Une fois l'autre côté atteint, elle se retrouve entièrement recouverte de boue, au point de rendre méconnaissable la couleur flamboyante de ses cheveux. L'adolescente vérifie entre deux larmes de boue qu'aucun garde ne l'observe. Elle doit absolument trouver un endroit où se nettoyer avant d'entrer en ville. Il lui reste deux heures pour arriver à la plazuela de la Leña, tout près de la plaza Mayor, là où elle et Eloy sont convenus de se retrouver.

Grâce à ses vadrouilles dans Madrid, Lucia a appris à se débrouiller : elle distingue le genre de personnes avec qui elle peut frayer ou qu'elle doit fuir ; elle a compris que les curés, les religieuses et les moines sont autant d'ennemis, mais aussi que certaines femmes postées dans les rues cherchent des clients à qui vendre leur corps ; on les appelle les tapineuses et elles ont l'habitude de traîner dans les coins les plus reculés de la ville, souvent derrière les églises. Elles se montrent en général généreuses avec une fille comme Lucía et évitent la police autant qu'elle. Elle sait qu'elle peut leur demander de l'aide, qu'il est probable qu'elles l'accueilleront.

— Où vas-tu jeune fille ? Tu vas finir en prison, s'ils te trouvent.

Lucía reconnaît au premier regard qu'il s'agit d'une prostituée. Elle se laisse guider jusqu'à une petite place presque cachée, avec une fontaine, collée au mur d'un couvent.

— Déshabille-toi et lave-toi bien, ici personne ne te verra. Je le sais car j'y emmène des clients.

Pendant que Lucía se lave, la femme tente de rajuster ses vêtements de manière un peu plus décente.

— Tu as un joli corps et les cheveux roux. Avec une rousse, les hommes ont l'impression de pécher doublement. Tu pourrais faire carrière, être une des favorites dans une maison close comme celle de la Leona. Tu devrais y aller, c'est rue del Clavel. Es-tu rousse aussi en bas ?

— Je ne veux pas me prostituer.

— Cet orgueil te passera sûrement très vite ma belle. Si tu voles et que tu te fais prendre, tu te rendras vite compte que coucher avec un homme n'est pas pire que de coucher en cellule.

— Personne ne va m'attraper.

La prostituée s'assoit sur la fontaine et sourit devant l'ingénuité de Lucía.

— Écoute mon conseil : nous les pauvres, nous ne possédons qu'un seul bien, c'est notre corps. Avec un peu d'intelligence, tu sauras vendre le tien très cher car tu es magnifique. À mon âge, avec mes seins qui tombent, je gagne à peine pour une bouillie. Profite de ta jeunesse !

Les cloches de l'église indiquent qu'il manque un quart d'heure avant midi. "Comment est-ce de coucher avec un homme ? se demande Lucía en quittant la prostituée. Les filles des Peñuelas disent que ça fait mal, d'autres qu'on ne sent rien." Lucía a encore du mal à comprendre ce qui dans son corps attise le désir des hommes. Elle a souvent senti leurs regards, et parfois même leurs mains cherchant sa peau. Est-ce bien vrai que son corps représente son seul bien ? Elle chasse rapidement cette idée de sa tête, comme si sa mère pouvait épier ses pensées.

On a beau l'appeler la *plazuela*, la placette de la Leña est en fait une impasse irrégulière qui débouche place de la Aduana Vieja, à côté de la rue de Carretas. Lucía n'a pas besoin de marcher longtemps pour apercevoir Eloy, accompagné de trois

ou quatre jeunes comme lui. Elle le reconnaît à sa casquette, à sa peau foncée et à son air intelligent. Elle se demande pourquoi elle n'avait pas remarqué la couleur de ses yeux, d'un bleu intense. Elle devait être bien agitée la veille pour ne pas les avoir vus.

En la voyant, il s'écarte de ses compagnons.

— Je savais que tu allais venir, colibri.

— J'ai ta montre. Ils t'ont attrapé ?

— J'ai réussi à m'enfuir. Heureusement, sinon j'aurais reçu une bonne raclée.

— Tu n'avais rien volé d'autre.

— Ça ne change rien. Ils me l'auraient flanquée pour les bouteilles de vin du magasin. J'en ai cassé pas mal.

— Le marchand l'a bien mérité, si tu avais vu la manière dont il me regardait... J'ai volé des trucs hier, tu sais où je peux les vendre ?

— Chez le Manchot. Je t'accompagne, je dois vendre la montre moi aussi.

Le local du Manchot se trouve au coin de la rue Ancha de San Bernardo, dans la rue del Pozo, là où, selon la légende, vivaient enfermés deux basilics. En avançant avec Eloy vers le local, Lucía se souvint que sa mère lui avait raconté l'histoire de Justa, une jeune fille qui un jour s'était penchée vers le puits par curiosité et avait terminé réduite en cendres. Cándida aimait lui raconter des histoires destinées à la rendre prudente, même si la leçon ne semble guère avoir servi jusqu'ici.

La partie de la boutique ouverte au public est vraiment immonde ; c'est une sorte de local où les chiffonniers de las Injuras viennent vendre des vêtements, de la ferraille et la laine qu'ils récupèrent de vieux matelas pour en faire du papier journal. Lucía est surprise devant ce bric-à-brac : des vêtements sales en tas et mille fois reprisés jusqu'à des meubles branlants. Eloy parle avec suffisance au garçon qui sort pour les recevoir.

— On vient voir le Manchot.

— Qu'est-ce que tu lui apportes ?

— Ce qu'on a, on va le lui montrer à lui, pas à toi, microbe.

Une petite porte au fond de la boutique donne sur un patio bien plus ordonné, rempli d'objets qui semblent avoir de la

valeur, parmi lesquels une énorme cloche qui devait orner il y a peu la tour d'une église. Un homme âgé se tient derrière une table ; il est chauve et courbé, vêtu d'une chemise qui, autrefois sans doute, a pu être blanche. Lucía comprend immédiatement pourquoi on l'appelle le Manchot : à la place de sa main gauche se trouve une sorte de gaine en cuir protégeant le moignon.

— Qu'est-ce que tu viens me proposer aujourd'hui, Eloy ? Toujours la même merde ?

— Tu me payes comme si c'était de la merde, mais ce n'en est pas.

Utilisant sa seule main droite, le Manchot observe la montre de gousset que lui montre le garçon.

— Six réaux.

— Ça vaut plus, Manchot.

Le Manchot lui tourne le dos en disant :

— Trouve un endroit où on t'en donnera plus alors !

— C'est bon, six réaux.

— Et toi qu'est-ce que tu as ?

Lucía obtient quinze réaux pour ce qu'elle a volé chez le père Ignacio : les couverts en argent et le candélabre. Elle suppose que l'anneau d'or qu'elle a laissé à sa sœur lui aurait permis d'obtenir au moins le double. Mais elle ne se plaint pas, avec ces quinze réaux, elle pourra acheter des médicaments pour sa mère et de la nourriture pour au moins une semaine.

Ils sortent à nouveau dans la rue et retournent vers la plaza de la Leña.

— Je suis là tous les matins, colibri. Tu sais où me trouver si tu veux.

— Mais pourquoi tu t'entêtes à m'appeler colibri ? Ça m'est égal, je dois y aller.

— Comment vas-tu sortir de Madrid ?

— Il y a un tunnel vers la porte de Toledo et s'il est fermé on peut aussi traverser par les égouts qu'utilisent les contrebandiers.

— Fais attention et ne les laisse pas t'attraper : il y a des patrouilles de quartier qui empêchent les gens des bidonvilles d'entrer ici.

Lucía le salue avec une petite moue vantarde, comme si elle savait comment éviter ces patrouilles, mais au bout de quelques pas elle entend à nouveau la voix d'Eloy.

— Une fois j'ai fait une course pour un ministre de la reine et je suis entré dans son palais. Dans le patio il avait des tas d'oiseaux exotiques qu'il avait fait venir d'Asie et d'Amérique. Dans une cage il y en avait un tout petit avec la tête rouge feu. La servante m'a dit que c'était un colibri. Il t'aurait plu ; il bougeait rapidement les ailes, si vite qu'il semblait flotter dans les airs, puis tout à coup, sans qu'on ait le temps de le voir se déplacer, il se trouvait ailleurs.

Lucía écoute l'histoire avec curiosité. Pour la première fois, elle sent de la timidité dans la voix tremblante d'Eloy.

Deux heures plus tard, elle a réussi à traverser la muraille et s'approche de ce qui était hier sa maison dans le quartier des Peñuelas. Elle pense encore au petit oiseau décrit par son ami. Elle imagine qu'elle monte sur un bateau et traverse les océans pour arriver dans la forêt où vit cette minuscule créature. Elle l'imagine voler autour d'une merveilleuse fleur violette et collecter le pollen qu'elle pourrait conserver dans un flacon pour fabriquer l'élixir qui guérirait sa mère.

En levant les yeux de ses chaussures, elle se rend compte qu'elle est arrivée devant son ancienne maison, devenue une ruine noircie par le feu comme tant d'autres des Peñuelas. Des débris de bâtiments effondrés, des braises toujours ardentes parce que personne n'a tenté de les éteindre. Ils se sont efforcés de rendre ce lieu inhabitable. Elle préfère presser le pas, sortir de là le plus vite possible. Elle se rend chez le Petit Ramón, un gitan de plus de trente ans qu'on continue d'appeler comme ça, comme s'il était resté enfant. Le gitan vend de la viande de chèvre et un fromage rance qu'il fabrique lui-même. Elle lui achète un bout de viande et un morceau de fromage. Elle a de l'argent et elle veut préparer à sa mère une soupe avec de la viande, des patates et des oignons. Elle descend la ravine et remonte le versant opposé, la pente rocailleuse est parsemée de buissons et de bouches noires, les grottes. La boue a